
Brèves littéraires

Brèves

Maxime(s)

Geneviève Lauzon

Number 64, Spring 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/4713ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (print)

1920-812X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lauzon, G. (2003). Maxime(s). *Brèves littéraires*, (64), 25–32.

GENEVIÈVE LAUZON

Maxime(s)

Prix Brèves littéraires - prose

Je n'ai jamais vraiment connu mes parents. Mais les absents ont toujours tort et ils ne m'ont jamais vraiment manqué... C'est Matante, la sœur de mon défunt père, qui m'a recueilli alors qu'elle avait déjà cinquante ans et que j'entamais mon sixième mois. Elle est à la fois ma mère et mon père, mon grand-père, ma grand-mère et toutes mes tantes, mes oncles, mes cousins et mes cousines... Ils sont tous morts dans un énorme incendie, lors de la grande fête annuelle au chalet familial. Une de mes grands-tantes atteignait déjà l'âge vénérable de soixante-dix-huit ans à ce moment-là et fumait encore comme une locomotive malgré son emphysème, ses artères bloquées et la moitié de ses organes vitaux hypothéqués. Comme il n'y a pas de fumée sans feu, sa dernière cigarette a causé la perte de la famille entière. Ou presque. Ma mère a été asphyxiée et mon père noyé. Il ne resta de cette nuit que deux survivants : moi – que mon père avait sorti avant de retourner dans la maison, prenant le taureau par les cornes pour aller chercher ma mère évanouie – et Matante qui s'était endormie à la belle étoile cette nuit-là.

Elle n'avait jamais vécu avec quelqu'un avant qu'elle ne doive m'héberger. Aussi ne savait-elle pas vraiment comment éduquer un enfant. Certes on reconnaît l'arbre à ses fruits et vous direz, monsieur le psychanalyste, que tout vient de là, que le fait d'avoir été élevé par Matante m'a sérieusement traumatisé... Vous avez tort. L'enfer est peut-être pavé de bonnes intentions, mais ce n'est pas Matante qui m'a conduit vers les flammes. Elle ne croyait ni au ciel ni à l'enfer et m'a élevé selon les moyens du bord. En fait, elle ne croyait qu'aux proverbes et aux vieux adages. Elle en connaissait une quantité phénoménale, pour chaque occasion. De la météorologie – « En avril ne te découvre pas d'un fil », « Noël au balcon, Pâques au tison », « Après la pluie, le beau temps » – Aux grandes questions de la vie...

— Matante, comment ça naît les bébés ?

— Eh bien, tu sais mon petit Maxime, chaque torchon trouve sa guenille et quand les grands esprits se rencontrent, petit à petit l'oiseau fait son nid... Et comme ce que femme veut, Dieu le veut, quand le papa sème le vent et récolte... Une petite tempête comme toi !

Lorsqu'on lui reprochait ce tic, Matante argumentait qu'il s'agissait des « seules vérités de ce monde ». Si ces phrases sont connues de tous et ont perduré dans le temps, c'est parce qu'elles se vérifient à chaque minute de notre vie... Je le crois aussi. Je ne crois pas, en outre, avoir reçu une « éducation défailante » tel que vous l'avez noté dans mon dossier. Seulement, l'habit ne fait pas le moine et il ne faut pas mettre tous ses œufs dans le même panier. Dès que je suis

entré dans votre bureau, vous aviez déjà coché quatre cases sur je ne sais quel formulaire. Dès que vous avez pris connaissance de mon dossier familial, vous vous êtes acharné sur mon « enfance troublée ». Comme il est triste et traumatisant de voir toute sa famille périr dans un incendie ! Comme il doit être pénible pour un enfant de vivre avec une vieille tante à moitié folle ! Rome ne s'est pas bâtie en un jour monsieur le psychanalyste : l'éducation que Matante m'a donnée n'a rien à voir avec les faits et gestes répréhensibles que j'ai commis. D'ailleurs, tous les chemins y mènent, à Rome, et vous feriez mieux d'explorer d'autres avenues si vous ne voulez pas faire perdre trop d'argent aux contribuables qui paient nos séances hebdomadaires... Le temps, c'est de l'argent.

Vous oubliez d'ailleurs que c'est en forgeant qu'on devient forgeron et ce n'est sûrement pas Matante qui m'a appris à forger le métal de la délinquance. Jusqu'à ce que je quitte la maison de Matante, j'avais toujours été très sage, bien que les autres me qualifiaient de bizarre, pour les mêmes raisons qui leur faisaient dire que Matante était une vieille folle. Béatrice, ma première blonde, m'avait demandé un jour, exaspérée de m'entendre lui sortir un dicton à chaque question, si j'étais capable de penser « par moi-même ». Je n'ai pas compris. Il faut dire que nous étions jeunes, à peine quatorze ans et deux poils au menton. Selon moi, c'est justement ce que je faisais : je pensais. Et je le faisais moi-même. D'ailleurs bien mieux que certaines autres personnes, plusieurs en conviendront. Peu importe ! Notre relation fut brève et j'ai connu bien d'autres femmes depuis. L'appétit

vient en mangeant et si je me souviens toujours de Béatrice, c'est qu'elle a été ma « première », celle qui a su m'ouvrir l'appétit, me donner le goût... Et puisqu'ils sont tous dans la nature, eh bien, j'en ai toujours trouvé dix chaque fois que j'en ai perdu un...

J'ai donc quitté la maison de Matante lorsque je suis allé étudier au collège. Loin des yeux, loin du cœur : les visites hebdomadaires que je lui rendais durant les premiers mois se sont espacées et rapidement, je ne venais la voir qu'aux grandes occasions, à son anniversaire et au mien, à Noël et à Pâques.

— Maxime ! Ça fait trois mois que tu ne m'as pas donné de nouvelles !

— Pas de nouvelles bonnes nouvelles, Matante.

— Quand même, tu pourrais me téléphoner plus qu'une fois par mois !

— Le trois fait le mois, Matante, et quand je te dis que ça va bien le 3 mars, ça ira bien jusqu'au 3 avril. T'inquiète donc pas pour moi, j'viendrai te voir bientôt.

Certaines personnes du village lui avaient raconté, avec raison, que j'avais mal tourné. Matante ne les croyait pas. Elle aurait dû. Toutefois, contrairement à vos grandes théories, mossieu le psychanalyste qui mettez tout sur le compte de mon enfance perturbée, je crois que si j'étais resté avec elle, je ne serais pas couché, en ce moment, sur un inconfortable fauteuil de cuir en train de raconter ma vie pour qu'un vieil homme tel que vous, engagé par la même prison où je suis coincé depuis plusieurs mois et qui me traumatise bien plus que tout ce que j'ai pu vivre jusqu'ici, découvre qu'est-ce qui a bien pu me faire

commettre de tels actes. Matante n'a rien à voir avec mon mauvais penchant. En vérité, c'est de l'avoir quittée qui m'a fait emprunter la mauvaise voie.

Quand le chat n'est pas là, les souris dansent. Sans couvre-feu, j'ai découvert les plaisirs de la vie nocturne. Je sortais jusqu'aux petites heures du matin et parce que la nuit tous les chats sont gris, je n'ai pas su faire la distinction entre les bonnes et les mauvaises fréquentations. Il ne fallait pas réveiller le chat qui dormait et il a suffi d'une rencontre pour tout bouleverser : Myriam. Je l'appelais Myriade, à cause des milliers d'étoiles qu'elle me faisait voir. Myriam fréquentait une bande de garçons dont faisait partie son frère cadet. J'avais déjà connu une bande de ce genre au secondaire et je me souviens encore du calvaire qu'on m'avait fait endurer. Chat échaudé craint l'eau froide et si je voulais faire de Myriam ma petite amie, je devais m'intégrer. Je devenais peut-être un délinquant mais mes prédateurs – ceux qui m'ont vraiment fait sombrer dans la délinquance et pour lesquels vous devriez manifester un peu plus d'intérêt, mossieu le psychanalyste – ceux qui chassaient les plus naïfs, comme moi, allaient m'aider à capturer ma propre proie. À bon chat, bon rat : si je voulais ma Myriade, je devais jouer le jeu.

Tout a commencé par des petits vols de voitures et d'autres à l'étalage, par des graffitis sur des murs et des vitrines de commerce brisées. Qui vole un œuf vole un bœuf. Mais il n'y a pas pire sourd que celui qui ne veut pas entendre. Les petits ruisseaux formant les grandes rivières, les petits crimes sont devenus graves.

J'étais tellement amoureux de Myriam. Aux grands

maux les grands moyens, c'est la fin qui les justifie. Tout a commencé le soir où elle m'a proposé de partir en voyage, juste elle et moi. J'ai d'abord cru qu'elle me parlait de drogue et j'ai refusé prétextant qu'on était déjà assez bourrés. Mais Myriam me parlait d'un vrai voyage. Une aventure en amoureux. Dans le sud. Juste elle et moi sur une plage... Seulement, nos minces comptes de banque ne nous permettaient pas d'entreprendre un tel projet. Myriade m'aimerait plus que tout si j'arrivais à ramasser assez d'argent pour le faire. Il n'y avait qu'un endroit où trouver les fonds suffisants : Matante. Mais elle n'accepterait jamais. Je devais donc lui en soutirer.

Seulement, les murs avaient de très grandes oreilles chez Myriam. Son frère avait donc tout entendu. C'est lui qui m'a convaincu, ou plutôt qui ne m'a pas donné le choix. Les bons comptes font les bons amis. Si je voulais sa sœur, je devais payer. La bande avait besoin d'argent pour un gros coup. Myriam et moi aurions la moitié des gains pour nous enfuir où bon nous semblerait. Elle était absolument emballée. Je ne pouvais la décevoir.

Matante est devenue le principal sujet de conversation, sujet dont on m'excluait la plupart du temps. A beau mentir qui vient de loin : je risquais de leur raconter une tonne de mensonges et de faire échouer leur plan, simplement parce que j'avais la trouille. Je ne devais qu'exécuter les ordres. Je n'ai rien dit. Qui ne dit mot consent. J'aurais fait n'importe quoi pour ma Myriade. Enfin, cela prit plusieurs nuits pour leur porter les bons conseils afin d'échafauder le plan. Je devais tout simplement l'emmener à l'extérieur de la maison pendant qu'eux, les gars et

Myriam, entraient par la porte de devant grâce à la clé que je leur avais donnée. Nous sommes allés au restaurant, mais nul n'est prophète en son pays et lorsque Matante a voulu rentrer, je n'ai pas su la retenir.

Elle a aperçu la lumière dès qu'elle a tourné le coin de la rue. Aussitôt, elle a pris, chose que je n'aurais jamais imaginée, un revolver caché sous son siège, puis elle s'est stationnée en douceur, est descendue de la voiture en me faisant signe de la suivre tranquillement. Je tremblais et essayais d'avertir les autres d'une quelconque façon. Matante a poussé la porte. Placé derrière elle, je l'ai vue pointer l'arme sur de longs cheveux blonds... « MYRIAM ! » Puis, Matante a crié quelque chose que je n'ai pas compris, le grand frère étant déjà sur elle avec le couteau. Matante s'est affaissée sur le tapis « welcome » de l'entrée, déjà imbibé de son sang noir. Ils sont tous partis en courant pendant qu'elle mourait dans mes bras. Je ne me souviens plus que de deux choses : la phrase que Matante a murmurée en me regardant droit dans les yeux, avant de rendre son dernier souffle ; et celle de Myriam, juste avant qu'elle ne dépose un baiser sur ma joue et s'enfuie avec les autres...

— Max... Mon petit Max... Le clou a aussi mal que le trou tu sais...

— Désolé mon amour, charité bien ordonnée commence par soi-même...

Voilà l'histoire, monsieur le psychanalyste. Faute avouée est à moitié pardonnée et grâce à un plaidoyer de culpabilité, je pourrai sortir d'ici dès que vous aurez fini de me disséquer l'émotion. Laissez ma

famille incendiée et ma chère Matante hors de tout ça. Laissez-les donc reposer en paix puisqu'ils n'ont rien à voir avec les derniers événements. Essayez donc plutôt de trouver le vrai meurtrier, le frère cadet de ma belle Myriade, et amusez-vous avec son enfance. Peut-être y a-t-il là quelque chose de plus intéressant à analyser... Vos dossiers sont remplis de notes à mon propos. Les paroles s'envolent et les écrits restent, monsieur le psychanalyste, et vos dossiers perdureront plus longtemps que moi-même. Seulement, puisque mes paroles d'argent s'envolent, laissez-moi opter pour le silence d'or.